Document generated on 10/19/2024 3:16 p.m.

Études littéraires

Marivaux, *Journaux et Œuvres diverses*, Paris, Garnier, 1969, 828 p.

William Trapnell

Volume 3, Number 3, décembre 1970

Les relations littéraires franco-allemandes au XX^e siècle

URI: https://id.erudit.org/iderudit/500154ar
DOI: https://doi.org/10.7202/500154ar

See table of contents

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Trapnell, W. (1970). Review of [Marivaux, *Journaux et Œuvres diverses*, Paris, Garnier, 1969, 828 p.] *Études littéraires*, *3*(3), 414–417. https://doi.org/10.7202/500154ar

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

de Bayle, qui a souvent condamné tout mélange entre l'histoire et le roman. Cette crise prépare la transformation du genre : dans une telle perspective, l'auteur signale l'intérêt de l'œuvre de Mme Riccoboni (notamment de l'*Histoire du marquis de Cressy*, 1758), qui rend compte des sentiments des personnages, observe leurs réactions et en somme, de même que Mme de La Fayette, « conte en analysant » (p. 196).

Au point de vue de l'histoire littéraire, ce qui paraît essentiel c'est le « renouvellement d'une technique » (que M. Godenne étudie dans la dernière partie de son livre). L'auteur souligne d'abord le succès du *conte moral*, créé par Marmontel, qui utilise des moyens simples et vise à la rapidité. Bien que le terme *conte* soit assez ambigu (M. Godenne n'omet pas de rappeler le passage des *Deux Amis de Bourbonne* où Diderot définit trois catégories de contes), on voit se dégager peu à peu une forme de nouvelle courte, anecdotique, qui sera pratiquée par Baculard d'Arnaud et Restif de la Bretonne. C'est seulement alors que la *nouvelle* « se détache du roman [et] tend à devenir un genre spécifique » (p. 208). En ce qui concerne la technique narrative, des écrivains comme Cazotte, Florian, Sade s'approchent déjà de la *nouvelle* telle qu'elle sera conçue au XIXe siècle. Ainsi par exemple Florian vise à l' « unité anecdotique » et conte rapidement : il entre de façon directe dans le vif du sujet, élimine les détails, possède « le sens de la progression dramatique ». Ses contes témoignent d'une « recherche de l'intensité, du paroxysme » (p. 221 sq.). Cette recherche est encore plus marquée chez Sade. L'intérêt de son œuvre de nouvelliste est d'abord thématique (il écrit des « nouvelles morales à rebours », qui demeurent « équivoques quant aux intentions véritables de l'auteur ») ; mais M. Godenne met aussi en évidence des aspects techniques originaux, et notamment le sujet reposant presque toujours sur des « données extraordinaires ». Ce « caractère d'exception » comporte des « situations dramatiques exceptionnelles », qui sont toutefois soutenues par un effort constant de concision et de concentration.

Ajoutons enfin que l'ouvrage de M. Godenne est complété par une riche bibliographie et par un *Répertoire par année des titres de nouvelles aux XVIIe et XVIIIe siècles*, qui n'avait jamais été fait et qui rendra certainement bien des services aux chercheurs.

Arnaldo PIZZORUSSO

Università di Firenze

□ □ □

MARIVAUX, **Journaux et Œuvres diverses**, Paris, Garnier, 1969, 828 p.

Aux deux grands romans et au théâtre de Marivaux, on vient d'ajouter chez Garnier un volume d'écrits peut-être moins remarquables, mais non moins utiles à la connaissance de l'écrivain. Ces « journaux et œuvres diverses » forment un genre à part, car, abstraction faite de quelques discours académiques [1], l'auteur se plaît à discuter et à raconter sans la contrainte d'aucune tradition ni d'aucune règle. Ce journaliste peu orthodoxe, contrairement à ses promesses, maintient rarement un rythme de parution régulier et n'achève pas tout ce

[1] À l'exception de son *Discours de Réception*, tous parurent dans le *Mercure*.

qu'il entreprend. Peu importe : sa matière est riche. On y reconnaîtra bien des choses déjà vues dans les romans et dans les comédies, mais qui apparaissent ici sous une autre forme et parfois plus heureuse. Ces œuvres rappellent en effet le miroir magique de la dixième feuille du *Cabinet du Philosophe,* qui reflète une autre réalité dans le passé. Mais on y trouvera surtout des textes uniques et d'une grande valeur.

Le volume se divise en cinq sections arrangées chronologiquement : I. *Articles parus dans le Mercure (1717-1720).* Cette section contient notamment les *Lettres sur les Habitants de Paris,* dans lesquelles Marivaux passe en revue les classes sociales ; les *Pensées sur* [. . .] *la Clarté du discours,* essai où Marivaux justifie l'approximation, quand celle-ci permet seule l'expression de subtilités défiant une description exacte — c'est la défense du marivaudage — et les *Lettres contenant une Aventure,* ébauche de roman par lettres concernant une maîtresse-coquette. II. *Le Spectateur français,* journal inspiré du *Spectateur* d'Addison et Steele. III. *L'Indigent Philosophe,* curieux essai portant le témoignage, radical pour l'époque, de celui qui est nommé dans le titre. IV. *Le Cabinet du Philosophe,* qui ressemble au *Spectateur.* V. *Œuvres diverses postérieures à 1740,* parmi lesquelles on trouvera le peu de correspondance connue, les écrits académiques dont *Réflexions sur l'esprit humain* (Voir plus bas), *l'Éducation d'un Prince* et *le Miroir. L'Éducation* est un dialogue entre un prince et son gouverneur qui soumet ce jeune homme à une rude épreuve morale. Dans *le Miroir* enfin l'essayiste réaffirme son adhésion à la thèse des Modernes, dont il donne une interprétation personnelle.

De toutes ces œuvres, *le Spectateur français* et *le Miroir* sont les seules qui figurent dans des éditions intégrales modernes : du premier, Paul Bonnefon publia une version acceptable à Paris en 1923, et Mario Matucci une excellente édition du second à Naples en 1958. Des deux éditions des œuvres dites complètes, celle de la veuve Duchesne, éditée par La Porte à Paris en 1781, est assez correcte et presque digne de ce titre en ce qui concerne les journaux et œuvres diverses. Dans celle de Duviquet (Paris, 1825-1830), très « corrigée », toutes les *Œuvres mêlées* (ou diverses), volume XII de l'édition Duchesne, font défaut. Or, ni l'une ni l'autre ne classe les journaux et œuvres diverses comme un genre à part. Du vivant de Marivaux, pourtant, on publia des éditions collectives fidèles, soit d'œuvres diverses (1765), soit de journaux (1728, 1752, 1754, 1755 et 1761). À partir de 1752, les éditions de journaux sont plus que complètes puisqu'elles contiennent également des articles parus dans le *Mercure.* Quant aux *Œuvres diverses* de 1765, elles mêlent des ouvrages tirés du *Mercure,* des romans publiés indépendamment et même le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* de Montesquieu, attribué ici à Marivaux. Ajoutons enfin les éditions originales, par feuilles, du *Spectateur* de 1721 à 1724, de *l'Indigent* en 1727 et du *Cabinet* en 1734.

Les *Journaux et Œuvres diverses* nous offrent donc une grande variété de matière sous un format inhabituel, mais conforme à l'esprit d'un journaliste qui multiplie ses sujets d'enquête et qui préfère publier des articles indépendamment ou en série plutôt que des chapitres formant des livres.

Nul doute que les éditeurs de ce volume soient à la hauteur

de la tâche qu'ils se sont assignée. Frédéric Deloffre s'est distingué par son *Marivaux et le marivaudage* (réédité en 1967), qui renverse une fois pour toutes la tendance à ne voir en Marivaux qu' « une précieuse ». Depuis, il ne cesse de prodiguer études et éditions ; ces dernières, d'une rigueur et d'une précision extrêmes, comprennent *le Télémaque travesti* (1956), *la Vie de Marianne* (1963), *le Paysan parvenu* (1969) et le *Théâtre complet* (1968). On sait qu'il prépare aussi une édition des œuvres de jeunesse qui achèvera la publication des œuvres complètes de Marivaux. De son côté, Michel Gilot est en train de travailler à une thèse de doctorat d'État, qui portera, précisément, sur les journaux de Marivaux. Il a découvert les feuillets originaux du *Spectateur* et de *l'Indigent*, qui manquaient jusqu'à présent, et publié plusieurs articles sur l'écrivain. M. Gilot étant spécialiste de littérature et M. Deloffre spécialiste de littérature et de langue, ils se complètent dans leur travail de collaboration, sans que la contribution de l'un ne se fasse sentir au détriment de l'autre.

Éditeurs consciencieux, ils ont rassemblé un puissant appareil critique pour mettre en valeur les textes qu'ils nous proposent. En plus d'une *Introduction* générale, ils présentent chaque ouvrage dans une *Notice*. Des numéros dans les textes renvoient à des notes copieuses et des astérisques à un glossaire détaillé, rejeté à la fin du livre. On trouve également un recueil de jugements critiques, une bibliographie d'éditions et d'études, une *Note grammaticale*, une *Table des Matières des éditions anciennes* et un *Index des Noms et des Ouvrages cités* ; au commencement du livre une chronologie de la vie et des œuvres de Marivaux ainsi que vingt-cinq reproductions de gravures de l'époque. Le lecteur exigeant en ces matières y trouvera son compte.

Les textes ne sont pas indignes de ces *impedimenta*. MM. Deloffre et Gilot ne se contentent pas seulement de rétablir la dernière version à laquelle Marivaux ait touché, à quelques judicieuses exceptions près, ils citent aussi toutes les variantes des éditions revues par lui, et même celles qui paraissent insignifiantes. Ils ne répugnent pas non plus à examiner les éditions posthumes, celle par exemple de Duviquet dont ils relèvent quelques plaisantes « corrections ». Le glossaire aide beaucoup à éclaircir la langue de l'écrivain, mais certains astérisques renvoient par erreur à des définitions qui manquent. C'est le cas, par exemple, des mots *réjouissais* à la page 404 et *bénéficier* à la page 264. Parmi les notes, on trouve surtout des citations tirées, soit d'autres œuvres de Marivaux, soit de ses sources. Les éditeurs semblent nous inviter à comparer les textes et à tirer deux conclusions : 1° Il existe un va-et-vient continuel entre les journaux et œuvres diverses d'une part, les romans et les comédies d'autre part. 2° L'originalité de Marivaux journaliste est aussi grande que celle de Marivaux romancier ou dramaturge. Malgré l'excellence de ces notes et du glossaire, un reproche, cependant, s'impose, reproche qui s'adresse moins aux éditeurs qu'à la maison Garnier. Renvoyer sans cesse le lecteur à des pages éloignées du texte fait oublier celui-ci et perdre un temps considérable, ce qui découragera même les plus sérieux. Combien, par exemple, en lisant la vingtième feuille du *Spectateur*, se donneront la peine de chercher la note 434, à laquelle a été pourtant consacré

un soin particulier ? Il y est question du *Pantalon Phoebus*, ouvrage satirique dans lequel l'abbé Desfontaines tourne en ridicule ce passage du *Spectateur*. De telles attaques ont beaucoup nui au succès du journal au XVIII[e] siècle. Félicitons par contre les éditeurs d'avoir inclus parmi les *Jugements* quelques pages tirées des *Mémoires* de l'abbé Trublet qui connaissait bien Marivaux, sans pourtant le comprendre, comme d'ailleurs nombre de ses contemporains. Ce texte peu connu, ainsi que d'autres qui figurent dans cet appendice, seraient difficilement accessibles sans le concours de MM. Deloffre et Gilot. Enfin, la bibliographie chronologique des éditions témoigne encore de la rigueur de leur méthode.

Il nous reste à signaler plusieurs remarques critiques d'un intérêt particulier. « Ce ne sont pas les apparences légères, brillantes, piquantes du monde qui [. . .] intéressent Marivaux », affirment les éditeurs dans l'*Introduction*, « mais les hypothèses, les idées que ces apparences provoquent dans son esprit » (p. IV). Cette discrète mise en garde semble avertir qu'on ne trouvera dans ce volume ni de ces charmants reportages qui dispensent de réfléchir, ni de cette sorte de sentimentalité privilégiée dans une certaine interprétation du *Jeu de l'Amour et du hasard* : rien de plus faux que le Marivaux « pétillant » ! Cependant, une autre remarque dans cette *Introduction* pourrait paraître moins exacte : « Marivaux ne nous livre pas de confidences sur la genèse de telle ou telle de ses œuvres » (p. V). Dans la mesure où il s'abstient d'en parler, c'est en effet la vérité. Il ne nous en livre pas moins, pourtant, certaines clés concernant l'évolution d'ensemble de son œuvre. Les éditeurs, par les rapprochements qu'ils ne cessent de faire dans leurs notes entre les journaux et les autres œuvres, nous en convainquent d'ailleurs eux-mêmes. Ne vont-ils pas même un peu loin dans ce sens quand ils déclarent que la « vraie *continuation* » (p. 662, n. 231) d'un roman inachevé du *Cabinet*, intitulé *le Monde vrai*, c'est *le Paysan parvenu* [2] ? Une dernière remarque se trouve dans la *Notice* des *Réflexions sur l'Esprit humain à l'occasion de Corneille et de Racine*, texte que Marivaux lut devant l'Académie Française vers la fin de sa carrière. « Si l'on compare les *Réflexions* de 1749 à celles de 1718 (les *Pensées*), [. . .] on s'aperçoit qu'elles reposent sur des notions de philosophie ou même de biologie que le jeune Marivaux ne se souciait pas de posséder » (p. 468). Marivaux philosophe ? Ceux qui se plaisent à le ranger dans la catégorie des « aimables » auront à en débattre.

C'est en somme sur un nouveau Marivaux, ou même peut-être un Marivaux toujours neuf que MM. Deloffre et Gilot ouvrent la porte. Difficilement accessibles, les journaux et œuvres diverses restaient jusqu'ici peu connus. Édités sans appareil critique, ils restaient obscurs. Désormais, au moins, ils pourront affronter le jugement de l'avenir.

William TRAPNELL
Indiana University

□ □ □

[2] L'intention des éditeurs semble se révéler dans l'*Introduction* du *Paysan parvenu* : « [Jacob] possède à un suprême degré le ' don ' de ' lire dans l'esprit des gens et de débrouiller leurs sentiments secrets ' (cité du *Paysan*, p. 86). Par là, il atteint au mode de connaissance que Marivaux considère comme le plus élevé et dont il révèle le secret par une sorte d'initiation mystagogique dans le significatif *Voyage au Monde vrai* » (p. XV).